

**HOMÉLIE DONNÉE LORS DE LA  
MESSE EN MÉMOIRE DU 20<sup>e</sup> ANNIVERSAIRE  
DES ATTENTATS DU 11 SEPTEMBRE 2001**

**samedi 11 septembre 2021 - cathédrale Saint-Louis, Blois**

**Lectures Lectures du 24<sup>e</sup> dimanche ordinaire, année B**

*Is* 50, 5-9a

*Psaume* 114

*Jc* 2, 14-18

*Mc* 8, 27-35

Chers frères et sœurs, l'évangile que prévoyait la liturgie pour ce samedi 11 septembre était emprunté à saint Luc et se terminait sur une phrase surprenante, qu'on aurait dit choisie intentionnellement : « *Alors la maison s'est écroulée et la destruction de cette maison a été complète* » (*Lc* 6, 49). L'image de l'effondrement de la maison ne peut pas ne pas évoquer le terrible souvenir de la tragédie de New York il y a tout juste vingt ans qui hante et hantera encore longtemps notre mémoire collective.

Puisque je fais référence à cet évangile que nous n'avons pas entendu, il n'est pas inutile de nous rappeler aussi son contexte. L'image de la maison est utilisée pour illustrer la situation de l'homme qui écoute les paroles du Christ, mais qui ne les met pas en pratique. Cet homme est comparable à une maison sans fondations, construite à même le sol et vulnérable à la première bourrasque qui la déstabilise et la fait s'écrouler. C'est une image qui me paraît assez éclairante de la situation spirituelle de nos pays occidentaux de tradition et de culture chrétienne, qui ont reçu et écouté au long des siècles la Parole du Christ, mais qui se sont engagés dans des pratiques, dans des manières de vivre, dans des compétitions pour toujours plus de progrès technique et de profit, souvent bien éloignées de la Parole reçue et de la foi professée. Ils ressemblent alors, ces pays, à des édifices fiers d'eux-mêmes et de leurs propres qualités, mais qui négligeraient de se soucier de l'état de leurs fondements et qui, malgré les apparences, menaceraient ruine. La devise bien connue « *In God we trust* » exprime-t-elle encore une décision spirituelle dans notre monde occidental du XXI<sup>e</sup> siècle ? Je laisse à chacun le soin de donner à cette question la réponse qu'il estime la plus juste.

Pour cette messe commémorative, nous avons préféré utiliser les textes du dimanche, ceux que vous venez d'entendre. Même si le contenu de l'évangile est très différent, mais nous y retrouvons encore, en filigrane, l'image de la maison : ce n'est plus ici une construction humaine, c'est la maison-Église, dont le Christ est le bâtisseur ; et la construction de cette maison commence avec la reconnaissance de l'identité de Jésus. C'est ce que nous rapporte l'évangile de Matthieu, plus développé que celui de Marc. Après que Jésus a demandé à ses disciples « *pour vous, qui suis-je ?* » et que Pierre a

répondit « *tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant* », Jésus reprend la parole en disant : « *[et toi] tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église, et les portes du séjour des morts ne l'emporteront pas sur elle.* » (Mt 16, 18). Il est remarquable que Jésus ne dise pas à Pierre « *tu me bâtiras une Église* », comme si l'Église était une œuvre humaine, mais qu'il lui dise « *je bâtirai mon Église* ». La maison-Église n'est donc pas le fruit de l'ingéniosité humaine, mais de l'initiative de Dieu. Ce ne sont pas les hommes qui ont inventé un moyen de pérenniser la mission du Christ, c'est le Christ qui a choisi de demeurer présent et agissant dans son Église, sous l'action de l'Esprit-Saint, jusqu'à sa venue en gloire.

Il y a une deuxième chose remarquable dans le développement de l'évangile de Matthieu. Jésus ne dit pas que l'Église échappera à la mort, il affirme seulement que les portes du séjour des morts ne prévaudront pas, ne l'emporteront pas, n'auront pas le dernier mot sur elle. La promesse qu'il fait à l'Église est donc tout autre chose qu'une promesse de longue vie, voire de prolongement indéfini de la vie : c'est une promesse de vie par-delà la mort, c'est-à-dire de résurrection. L'Église n'est pas assurée de perdurer indéfiniment par ses propres ressources, moyennant quelques rafistolages périodiques, mais elle ne peut s'appuyer que sur une espérance dont l'accomplissement appartient à Dieu seul.

Cette espérance ne concerne pas que l'Église, elle concerne l'humanité entière. Depuis toujours, l'humanité est préoccupée d'assurer sa survie par les moyens qui sont à sa portée. Pendant des millénaires, c'est principalement l'engendrement des enfants qui a rempli cette fonction, et il continue dans une certaine mesure à la remplir. Mais au fur et à mesure qu'une partie de l'humanité a désappris de se tourner vers une transcendance, elle a demandé de plus en plus à ses prouesses scientifiques et techniques de lui permettre de se prolonger elle-même et de défier le temps et la mort. Si bien que la découverte de sa propre vulnérabilité est à chaque fois plus traumatisante qu'elle ne devrait l'être, qu'il s'agisse de la capacité d'une épidémie à contraindre le monde à s'arrêter ou de la capacité de terroristes à toucher au cœur un système économique et politique sûr de lui-même et de sa solidité.

La figure du Serviteur qui prend la parole dans la prophétie d'Isaïe devrait nous éclairer à ce propos. Quand Dieu lui « ouvre l'oreille », c'est-à-dire l'instruit par sa Parole, ce n'est pas pour l'exhorter à nier sa propre vulnérabilité, mais au contraire pour en assumer toutes les conséquences : « *Je ne me suis pas révolté, je ne me suis pas dérobé, j'ai présenté mon dos à ceux qui me frappaient et mes joues à ceux qui m'arrachaient la barbe. Je n'ai pas caché ma face devant les outrages et les crachats.* » Quel mystère se cache derrière cette apparente passivité qu'un regard superficiel pourrait confondre avec une démission devant le mal ? Ce mystère est celui d'un envoyé de Dieu qui donne sa vie pour ceux qui le mettent à mort, parce qu'ils comptent pour lui plus encore que sa propre vie. Son but n'est pas de subir sans conditions leur violence, il est d'intercéder pour eux et de les sauver, fût-ce au prix d'une violence subie et d'une mort acceptée.

La figure du Serviteur a marqué profondément notre civilisation, même si des idéologies anti-chrétiennes comme le nazisme au siècle dernier s'en sont prises au cœur du christianisme en l'accusant d'être une morale d'esclaves. Chacun de nous entend encore murmurée au plus secret de sa conscience, même confuse, même étouffée, la fameuse prière attribuée à saint François d'Assise, et chacun sait au fond de lui-même que ce qu'elle dit est vérité :

« Seigneur, fais de moi un instrument de ta paix,  
Là où est la haine, que je mette l'amour.  
Là où est l'offense, que je mette le pardon.  
Là où est la discorde, que je mette l'union. (...)

O Seigneur, fais que je ne cherche pas tant  
à être consolé qu'à consoler,  
à être compris qu'à comprendre,  
à être aimé qu'à aimer.

Car c'est en se donnant qu'on reçoit,  
c'est en s'oubliant qu'on se trouve,  
c'est en pardonnant qu'on est pardonné,  
c'est en mourant qu'on ressuscite à l'éternelle vie. »

Où est donc la vérité de cette prière et du renversement total d'attitude qu'elle exprime ? Elle réside dans la certitude, proclamée depuis 2000 ans, que la violence et la pulsion de mort ne traduisent jamais une force de l'homme, mais trahissent au contraire une faiblesse qui le ronge et qui s'oppose à sa nature authentique. Elle réside dans la certitude que ces paroles ne dévoilent pas seulement ce que l'homme doit être pour être vraiment humain, mais aussi et surtout l'humanité de Dieu. L'humanité n'est pas en arrière de nous comme un paradis perdu : elle est pour toujours en avant de nous comme une promesse déjà réalisée dans le Christ. L'homme n'est pas encore lui-même, mais il a l'assurance de pouvoir le devenir, puisque Dieu seul est humain et que Dieu s'est fait homme.